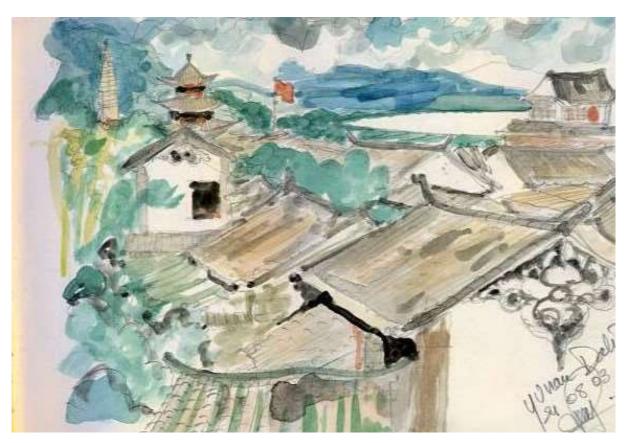
Les chroniques des Jean-Sans-peurs

Le pouvoir d'attraction des villes-1-



Les villes surgissent multiples, diverses et désordonnées comme des termitières épigées grouillantes façonnant un nouveau relief de monticules escarpés dans une plaine. La ville étale dresse ses façades étroites, verticales et colorées aux carrefours où les hommes s'affairent et courent dans le vacarme, entrant et sortant, minuscules, des venelles et des portes, s'apparentant à un peuple de fourmis quittant et regagnant des gites. La ville et son agitation, qui est à l'opposé des grands calmes de la mer et des vastes panoramas de montagnes, et qui pourtant s'apparente à la trépidante vie du monde lilliputien des insectes. Les villes, se succédant en des ballets variés, émeuvent Julien, elles recèlent dans leur apparente inconséquence une forme de liberté. Il en aura tant visité, Il sait qu'il faut attendre que les arbres poussent ; ils ont cette faculté, de rendre les lieux plus humains ; et attendre aussi l'appropriation de la rue. Le fourmillement recelant la vie signifie changement et créativité, il ne faut donc pas tout sacrifier d'emblée au sens de l'esthétique et croire que la ville est figée. La ville idéale n'existe pas en urbanisme, elle est vouée à l'éphémère et à une mutation permanente.

Alger la blanche, Oran, Palma, Casablanca, Bangkok, New-York, .../...

Les villes défilent, Julien s'en gave, elles ne se ressemblent pas, elles émergent différentes de la terre, au hasard des matériaux qui les composent, des usages, des techniques transmises de générations en générations, mais aussi de migrations en migrations, d'incursions en invasions, empruntant tout ce qui fut opportun.

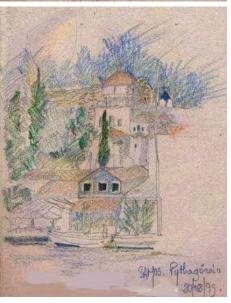
Julien est fasciné par les portes aux arcs épurés qui sont comme des invitations à franchir le rehaussement du seuil ou par les voussures des ponts habités qui franchissent les rues, marquant les sols de pierre du camaïeux d'ombres de leurs contours cintrés, comme au Maroc et en Espagne, la voûte outrepassée qui est issue de cet art de la culture omeyade inspiré lui-même d'une autre civilisation, Wisigothique celle-là; la fabrication des briques, là où la pierre faisait défaut où qu'on choisisse d'y recourir par tradition si les argiles et le bois étaient présents. La ville est ce reflet éphémère aussi, parce que changeante, évoluant sans cesse, de la quiétude des hommes qui s'installèrent ici, près de la mer, sur une piste, sans doute longeant celle-ci, qui devint un carrefour, où ils créèrent un abri sur la grève, puis un port, et bâtirent, ne craignant pas la razzia, en attendant qu'elle devienne, longtemps grignotant la plaine, jusqu'aux portes des sables, irrationnelle et effervescente, et souvent inhumaine en ses faubourgs perdus.

Une maison est construite là, une autre vint s'y coller, elle n'est pas assez haute, on la surélève sans peine, on crée des passerelles au-dessus des coursives, les toits servent d'étendoirs, les cours de piège à lumière, la rue s'allonge, intelligente, épouse le relief, bifurque, à l'infini, se métamorphose, laissant des impasses derrière elle comme des cheveux d'écume. La rue féconde où tout s'installe, où tout se passe, où la boutique est reine et l'artisan roi, la marchande de légume au pas d'une porte, des légumes à foison ; la venelle où il faut se glisser, jouer des épaules et rentrer le ventre où la poissonnière d'un jour vend vite quelques maquereaux, avant qu'ils ne sèchent. La rue casanière déroule ses façades opposées presque à se toucher sous des toiles tendues décolorées par l'astre. Et derrière les grilles, le moucharabieh et les volets étroits on devine la maison, comme introvertie, tournée sur elle-même comme une main qui se ferme avant un salut, vers une cour, où sans doute, l'arbre est souverain.

Et Julien se dit que c'est peut-être ici, qu'il réalisa ce rêve d'une maison ouverte sur la rue, jouant des transparences, qui en même temps se ferme, à l'abri des regards, sous la coupole en flamme d'un palmier qui se gonfle, les éclats vermillon et roses lustrés des lauriers, dans les vapeurs d'acanthes, les







senteurs de la menthe étoilée et du jasmin d'Espagne, en des terrasses suspendues ou en de frais patios, à cultiver aussi l'amour d'une *Yasmina*. Ici pas d'angle vraiment droit, des courbes onctueuses, tout est dans l'arrondi en la main qui dresse l'enduit. Le rêve de la ville basse, ce fût bien cette Casa. .../...

Julien, en ces jaunes bariolés du couchant pénétrant sa maison de pierre s'élève dans les airs, plus à l'Ouest, en un voyage transcendant vers un autre couchant. Là, .../... Il réalisa bien vite que la terre était vraiment ronde et qu'elle n'en finissait pas de tourner. New-York, ce rêve de la ville haute, il y passait des heures à marcher, la nuque cassée, malgré l'ankylose, à arpenter le ciel sans se lasser, en des chemins verticaux vers d'insolentes cimes artificielles. Il y revint souvent pour faire les mêmes parcours : les bistrots et les Irish coffee de Greenwich village, les huîtres bien grasses de Di Giorgio à Little-Italy, gorgées de la vase verte de l'Hudson River, nettoyées d'abondance à l'eau de javel puis arrosées de Ketchup! Les chantiers des grands buildings vertigineux de la quarante deuxième plongeant leurs poteaux filiformes d'acier dans la glaise encore à nue de Manhattan, comme autant de jambes de métal qui chevauchent la ville.../...

New-York et Ellis Island, le musée de l'immigration, hébergé plus tard dans les anciens bâtiments du centre de tri des émigrants où presque toute l'Amérique a défilé et où il recherchera des ancêtres qui auraient émigré en des voyages plus risqués et lointains que le sien. Mais migre-t-on sans être miséreux ?

Palangkaraya, c'était une ville perdue au cœur de Bornéo, qui ne comptait pas plus de trente mille habitants. Les crocodiles vivaient en amont, ils longeaient la coque des bateaux. ADA! (Crocodile!) criaient les bateliers.

Palangkaraya, ville étrange, tout en ombres et perdue dans la jungle, larges avenues vides, où celle-ci envahit un côté des trottoirs, larges places toujours vides et sombres, fontaines lumineuses privées d'eau.../... Plus loin, vers le port, là où la ville n'est plus faite de ces artères béantes et abandonnées, un peuple fourmilier de marchands d'ananas, de salaks, de poissons, dans un tissu de petites rues labyrinthes, où la poussière et les odeurs collent à la peau. Sueur des betchaks (pousse-pousse) qui tirent de vieilles boîtes pleines d'eau.

Mais, loin de ce nid chaud et grouillant, c'est une ville sans âme, sortie d'un seul coup de la jungle, ville inachevée qui n'a le malheur de n'être qu'un rêve inachevé... Pas pour longtemps. Djakarta, va bientôt être abandonnée, la nouvelle capitale s'installera à Bornéo là où il n'y a pas si longtemps n'était que jungle où les hommes vivaient dans de longues maisons éphémères.

Le pouvoir d'attraction des villes transforme désormais notre planète. Les mégalopoles finissent par se ressembler toutes, ségrégant savamment les populations des faubourgs infinis dans l'entrelacs des autoroutes urbaines. Elles sont devenues, pour nombre d'entre elles, déjà, invivables. Captant les ressources, grignotant l'espace fertile, ne préparent-elles pas inexorablement leur fin...

© Jean-Michel Ferry - texte et dessins – Extrait de « une maison m'a dit » - 2016 Les livres de Jean-Michel Ferry et Jean-Pierre Ghio alias Jean Higo sont disponibles à la librairie « Carnets d'Asie » de l'Alliance Française de Bangkok.

